

« L'ODEUR DESAGREABLE DES ENFANTS-FLEURES »

(„Gazeta Wyborcza”, Magazine du Journal, 15.04.1999r.)

Interview

Robert Makowski converse avec Zdzislaw Beksinski

ZDZISLAW BEKSINSKI

Peintre, photographe, sculpteur. Né en 1929. Le 24 février dernier fêtait son 70 anniversaire.

Diplômé en architecture de la Polytechnique de Cracovie en 1952, il est retourné à Sanok où il a travaillé dans l'Usine des Wagons.

Depuis 1955 fait de la peinture, de la sculpture, de la gravure, et, depuis 1974, exclusivement de la peinture. En 1964 il a eu sa première exposition individuelle à l'Orangerie de Lazienki à Varsovie.

Vers la fin des années 70 il est devenu célèbre par une série de tableaux à caractère irréel, qu'il a appelés lui-même « la photographie des rêves ».

En 1977 il a déménagé à Varsovie. Dans les années 80, grâce aux efforts du marchand Piotr Dmochowski ses tableaux se sont retrouvés dans une galerie parisienne.

Dans les années 90, à la suite de la récession et des changements sur le marché en Pologne, Beksinski s'est retiré de la collaboration avec Dmochowski.

Habite et travaille à Varsovie, fait des gravures sur ordinateur. Récemment il a ouvert une galerie virtuelle

<http://www.webmarket.com.pl/beksinski>

Vous êtes entré dans la culture des masses. Vos tableaux sont reconnaissables et instantanément associés à votre nom...

... mais exclusivement les tableaux de la période fantastique. Je vois sur Internet que des fanes, qui ne savent même pas écrire sans fautes d'orthographe, chantent mes louanges. Ce que je peins depuis quelques années ne plait probablement pas du tout. Mes tableaux actuels sont faits d'un enchevêtrement des lignes. Se dessinent en filigrane des contours des têtes ou des corps déformés. Ils sont comme les dessins faits à la plume ou avec le pinceau.

D'où vous est venue la popularité dans les années quatre-vingt?

Ca s'est produit en quelque sorte en dehors de moi et a débuté bien plus tôt, encore à Sanok. A cette époque-là il n'existait ni les bandes dessinées ni les vidéo cassettes et mes tableaux remplaçaient probablement les uns et les autres. Ce monde était un peu différent.

Dans les sphères de la subculture fonctionnaient les braves hippies. Ils se rendaient en pèlerinage à Czestochowa et puis, sans crier gare, les fragments de ces processions arrivaient à Sanok et s'assaillaient par terre dans mon atelier.

Ils avaient les pieds pas très bien lavés, et donc, comme il se doit pour les enfants-fleurs ils dégageaient une odeur. En plus, on n'arrivait pas à se débarrasser d'eux. J'étais une idole, bien que je ne savais pas comme me comporter dans cette situation.

Cette popularité vous agaçait ou bien elle vous convenait?

Ni l'un ni l'autre. Je suis bienveillant à l'égard des gens, malgré mon sens de l'ironie et de méchanceté. Ils étaient assis par terre et me demandaient de brancher une musique, car

je disposais à cette époque d'une puissante collection de disques occidentaux de musique pop. Les heures passaient et moi, avec ma timidité, je ne savais pas leur dire de s'en aller, car je voulais travailler un peu. Ma femme me le facilitait. Une fois elle s'est mise une robe cauchemardesque, venue d'une tante d'Amérique, et s'est précipitée dans mon atelier en criant : „Zdzislaw, nous sommes en retard”. Les enfants-fleurs se sont sagement levés et en file indienne ont quitté mon atelier. Depuis lors est resté cette expression : « la robe pour éconduire les fanes ».

Encore de nos jours plusieurs institutions se réclament de vous. Les musiciens de rock, sur Internet j'ai trouvé des satanistes. Vous ne protestez pas ?

Que puis-je faire? Witkaca aussi était une autre personne que celle qu'on a fait de lui. Les musiciens reproduisent sur les pochettes de leurs disques les tableaux qui appartiennent à la collection de mon fils et qu'il leur a permis de reproduire. Ca ne me gêne pas trop. Si mon tableau est reproduit quelque part – quelqu'un le verra. Plusieurs tableaux à moi sont

reproduits sur Internet, mais c'est la loi du grand nombre. Généralement sont reproduits les vitrines de la galerie virtuelle de Beverly Hills, qui vend les reproductions de mes tableaux que j'ai signés. J'ai trouvé sur Internet que mon nom se trouve à 203 emplacements. Et merde : pas mal... Pour avoir toutefois une valeur de référence, j'ai cliqué sur le mot Nu et il s'est avéré qu'il est reproduit 8 millions de fois sur le net. Comme un ballon percé je suis revenu à des proportions plus appropriées. L'Internet c'est un incroyable décharge, chacun y jette quelque chose. J'existe aussi sur Internet sous l'appellation HORROR. Tout de suite après moi y figure Lady Diana avec les traces des pneus sur le visage, mais avant moi figure Fredy Krueger de « Cauchemar de la Rue des Liens ». C'est comme ça que je suis perçu. Peut-être même avant tout comme ça. La princesse Diana c'est un voisinage pas trop mal, mais Fredy Krueger ? C'est quelque chose pour les ados.

Dlatego w pewnym momencie Pan zniknął?

C'est pour ça, qu'à un moment donné vous avez disparu ?

Jeśli myśli pan o prasie springerowskiej, to rzeczywiście tam mnie pan nie znajdzie. Jestem w tym wieku, że niczego, co by poruszało serca gospodyń domowych, nie da się już o mnie napisać.

Si vous songez à la presse Springer, c'est vrai que vous ne m'y trouverez pas. J'ai l'âge où ne pourra plus écrire sur moi des choses qui ferait battre les cœurs des ménagères.

Comment aimeriez-vous qu'on se souviene de vous?

Nie wierzę, że ktokolwiek zostanie zapamiętany.

Je ne crois pas qu'on se souvienne de quiconque.

Vos tableaux ne devaient-ils pas être « des bouteilles jetées à l'avenir » ?

D'accord, mais à l'époque j'étais jeune et naïf. Maintenant je ne veux plus de ça – j'ai perdu l'espoir. Parfois je ne bois pas le coca cola jusqu'au bout, je bouche la bouteille et je la jette dans le vide ordure. J'ai l'espoir que dans 800 ans un assistant la déterra et écrira sa thèse de doctorat sur le thème par exemple : « une vieille bouteille de l'époque du primitivisme, avec le reste d'un liquide qui était bu, sûrement dans le but culturel. »

Comment vous vous seriez décrit? Je suis perfectionniste, maximaliste, je suis technocrate (péjoratif ?), je suis...

Je ne suis pas très fort dans la construction des définitions, et vous attendez de moi quelque chose comme $E=mc^2$. Rien qu'à regarder mes tableaux on voit que je ne sais pas faire la synthèse et je ne le ferai pas à présent. J'aime me plonger dans le baroque, dans les digressions, dans les enjolivures etc... mais je ne suis sûr de rien. Jamais.

Savez-vous ce qu'on a écrit sur vous dans l'encyclopédie?

Je ne le sais pas. Probablement ce qui y est écrit ne répond qu'à à une étape donnée de ma vie. A l'avenir cela signifiera probablement tout autre chose. Je suis en rogne de ne pas savoir ce qui restera de moi. En quittant Sanok dans les années soixante dix j'ai brûlé une énorme quantité de mes tableaux. J'étais déjà connu, tout le monde croyait que je j'emporterai quelque chose avec moi. Or, je les ai brûlés car j'avais peur que tous mes bons tableaux dépérissent quelque part, qu'ils disparaissent, et moi je serai connu à partir des croûtes que j'aurai malencontreusement gardées. Nous ne pouvons pas prévoir comment nous serons perçus. La carte de visite de Munch dans l'histoire c'est « Le cri »,

alors que c'est l'un de ses pires travaux. De la littérature grecque antique nous connaissons en générale que Homère. Et si de toute notre création dramatique il ne restera que „Dynastie” ? Si cela se réalise, alors dans mille ans les étudiants suivront des cours sur les colligations de la famille Carrington, et « Dynastie » grandira au rang d'un chef d'œuvre monumentale à la mesure de « Iliade » et « Odyssée ».

Vous êtes devenu célèbre à cause de vos paysages métaphysiques. Pourquoi parlez-vous en avec dédain ?

Oui, bien sûr, je le faisais, mais à un moment j'en avais assez. Une certaine image de moi s'est répandue, car un album consacré à cette période de ma création est paru. (*Arkady, Warszawa 1989, 20 mille exemplaires – note de la Rédaction*) Pratiquement personne ne sait qu'avant j'étais abstractionniste et qu'après je peignais encore autre chose. Personne ne sait qu'actuellement je fais des choses sur ordinateur – ni le public, ni les critiques. Non, je ne parle pas de ces tableaux avec dédain, tout simplement ça m'est passé...

„... Dieu, combien de croûtes ai-je barbouillées... » - c'est une citation de l'une de vos interviews des années 80.

Je l'ai dit quand je me suis rendu compte combien j'ai barbouillé de tout ça. A l'époque, dans des années soixante dix, je vendais plus vite que je ne peignais. Immédiatement apparaissaient des clients et immédiatement voulaient-ils de mes tableaux. Des années après, Piotr Dmochowski, qui voulait me lancer à Paris, a donné l'ordre à un photographe de voyager à travers la Pologne, pour faire des photos de mes anciens travaux. Il y a des années, en noir et blanc j'ai archivé tout ce qui sortait de mon atelier – je faisais la photo, et le négatif mettais dans le tiroir. J'ai prêté à Dmochowski mes anciens négatifs, il en a fait des tirages, y a ajouté ce qu'il a archivé lui-même, et m'a tout remis pour la description. C'est alors que je me suis rendu compte combien il y a en a eu de tout ça. Dieu tout puissant, j'aurais dû arrêter ce jeu depuis longtemps, j'en ai tant barbouillé des trucs...

« ... ces tableaux, ceux „vrais”, avec des nuages, avec des personnages bizarres, on les barbouille très vite... »

J'ai une grande facilité à créer „les vues réalistes des choses avec les ombres propres et provoquées”, comme on le dit joliment. En revanche créer de façon conséquente sa propre forme, dans un univers dans lequel les règles photographiques n'obligent pas c'est, contrairement à l'idée que s'en fait un spectateur moyen, de loin plus compliqué. Peut-être aussi je suis aujourd'hui moins habile. Je ne l'exclue pas. En tout cas, c'est sûr, je suis moins productif. Quand j'avais l'âge du Christe, je peignais plus de quarante tableaux par an. Aujourd'hui ça me laisse rêveur. Je ne réussirais même pas vingt. J'ai 70 ans – et où bien je suis aujourd'hui moins performant, ou bien les tableaux exigent plus de travail.

**Au début des années 80 vous étiez glorifié par les uns et critiqué par d'autres.
Lesquels avaient raison ?**

Je ne sais pas qui a raison. La raison probablement n'existe pas. Ces opinions partageaient d'un côté les critiques et de l'autre les gens qui n'avaient pas de formation artistique, qui regardaient les tableaux de façon naïve. Actuellement je peins de tableaux qui ressemblent moins à cette vue réaliste des choses. Les tableaux de la période métaphysique, c'est une sorte de diapositives en couleur, encore que d'une réalité fantastique. Et un spectateur qu'on a l'habitude d'appeler « non formé » prend quelque chose comme ça pour un tableau enfin bien peint. Certains critiques se souvenaient qu'en son temps j'appartenais à ce qu'on appelle « l'art de l'avant-garde ». Et pour ce que j'ai faisais en peignant les tableaux de la période fantastique il n'avaient qu'une seule description : « dégringolade dans le marécage des goûts petit bourgeois ». Personne n'a prononcé cette formule à haute voix, car j'étais ami avec plusieurs personnes, mais j'avais

conscience de couper le poisson avec un couteau et en même temps de boire du vin sucré. Alors on faisait semblant de ne pas s'en apercevoir.

Est-ce que les opinions des autres ont une influence sur vous?

Hélas, oui. C'est pourquoi je ne converse avec les gens qu'à propos des appareils vidéo, des ordinateurs. Je suis même prêt à parler de la politique, encore que cela m'ennuie. Je n'aime pas les conversations au sujet de mes tableaux. Je me sens par la suite obligé à quelque chose. C'est comme si une voix off me soufflait et m'empêchait d'entendre ce qui vient directement de mon âme. Ce ne marche pas selon le schéma qui voudrait que si j'entends que mon tableau est génial, je peints immédiatement un pareil. Ca se passe plutôt comme ça : quand j'entends qu'il est moche, alors je me dis à moi-même : « c'est là que je vais te peindre une horreur, quand tu verras le suivant tu va taper du cul au plafond... ». D'une façon ou d'une autre ce genre de pensée me lie les mains. C'est

pourquoi je n'aime pas entendre les opinions des autres. Peu importe qu'elle soient bienveillantes ou non.

Wizjoner, śmierć, przemijanie – w ten sposób skatalogowali Pana krytycy. Z czym czuł się Pan najlepiej?

Le visionnaire, la mort, le temps qui passe – c'est ainsi que vous ont catalogué les critiques. Avec lequel de cet épithète vous vous sentez le mieux ?

Vous devriez comprendre, un critique a la vie dure – au moins une fois par semaine ou par mois il doit écrire quelque chose, et en règle général il n'y a pas de sujet qui le mérite. A un moment il ne sait plus quoi écrire, et il doit opérer à peu près avec le même vocabulaire. Ecrire quelque chose à propos d'un tableau c'est un sacré boulot. Moi par

exemple, je ne sais dire à propos d'un tableau que qu'il est cool ou pas cool. Il se crée des opinions diverses qui sont ensuite considérées comme quelque chose de mieux qu'un devoir sur table de Monsieur X, qui a été fait non pas dans un élan de cœur, mais pour gagner sa croûte. Je suis sûr que mes tableaux justifiaient plusieurs de ces expressions. Mais j'en veux un peu aux gens que, lorsque dans mes tableaux se trouvait un évident élément de grotesque ou de persiflage, tout était toujours perçu tout à fait sérieusement et critiqué comme la volonté d'épater avec l'horreur. Pourtant bon nombre de mes tableaux avaient nettement le caractère de persiflage.

Vous vous moquiez de qui?

De personne en particulier. J'adore les guillemets et la position d'un observateur non engagé. Le monde entier est quelque chose éminemment artificiel, faux, grotesque et gênant. En créant l'homme, Dieu était en son mauvais jour et il a bâclé le boulot.

Pourquoi à présent vous êtes vous intéressé au photomontage et à l'ordinateur?

J'ai commencé par la photographie. Ce n'est qu'ensuite que je me suis intéressé au photomontage. J'ai commence à le faire à Sanok, dans les années 50, quant nul n'a encore entendu parler de PC. Savez vous comment se présentait le photomontage à l'époque de la pierre taillée ? Copier, développer, coller, retoucher, photographier à nouveau tout ça. C'était un travail fastidieux, encore que son effet m'inspirait déjà à lépoque. Après le déménagement, à Varsovie, on était trop à l'étroit pour installer ici une chambre obscure. J'ai acheté le premier ordinateur en 1992 pour me servir de machine à écrire. A cette occasion, au magasin, j'ai découvert le programme Photoshop sur un ordinateur bien plus puissant que celui que j'ai acheté et cela a fructifié quelques années plus tard par l'achat du matériel qui peut remplacer la chambre obscure, le appareils pour la reproduction, le collage et les retouches avec un petit pinceau. Non seulement remplacer, mais faire bien davantage.

Est-ce que votre intérêt pour les ordinateurs vient de leur caractère artificiel?

C'est tout simplement un outil. L'ordinateur seulement compte très vite. Si je voulais changer la forme de la main, vous rendez-vous compte du problème de compter de combien doit se déplacer chaque pixel...

... ce sont des millions de bits, qui se déplacent sur le processeur. Rien ne se passe en réalité.

De cette manière on pourrait dire que la peinture à l'huile ce sont des composantes chimiques, des atomes, des électrons. Et plus généralement où se trouve et qu'est-ce la réalité ?

La première limite de l'ordinateur, c'est qu'il travail en horizontale, alors que je peins en verticale. J'ai commencé à peindre en horizontale pour m'y habituer.

Comment travaillez-vous? Vous sortez en ville avec votre appareil...

En effet, certaines photos sont faites en ville. Souvent je demande à des gens qu'ils se laissent photographier. Je recherche des visages ridés, car ils sont le plus intéressants, on peut en tirer le plus.

Ridés par l'âge ou par la fatigue?

Tout simplement ridés. Les rides sont un élément plastique que je peux manipuler.

Qui sont les gens sur vos tableaux ?

Des personnages aléatoires. C'est par exemple une femme qui monte dans un tramway sur la Place de la Banque. Les plis de sa robe m'ont intéressés. Une fois la diapo

introduite dans l'ordinateur j'en fais, en me servant de digilizer, des fragments très précis d'une main, des plis, des têtes, des murs, des fenêtres etc..., que je place dans mes archives en forme de catalogue. On peut ensuite les manipuler comme dans un puzzle. On peut les coller les uns avec les autres, changer la couleur, tendre, tourner, agrandir, rapetisser. C'est un jeu à la docteur Frankenstein : recoller le monde à nouveau à partir des morceaux.

Justement, pourquoi travaillez vous avec des visages humains?

C'est une manoeuvre qui est probablement justifiée par la tradition. Depuis toujours la peinture se préoccupait des visages. Ce qui m'intéresse, c'est la technique qui, dans le langage musical est appelée « variations ». Je ne crée pas des visages, mais des « variations sur le thème de visage ». Le sujet de ces variations doit être bien connu et facilement reconnaissable. Comme dans le jazz – si vous connaissez le thème du standart,

vous pouvez aisément suivre les plus folles improvisations du saxophoniste, à conditions, bien sûr, qu'il s'en tienne au thème.

Et puis tout simplement vous imprimez ces tableaux?

Non, pour l'instant je n'en ai rien fait. Je n'ai toujours pas d'imprimante de qualité suffisante. Parfois je fais des impressions de contrôle. Ce qui m'amuse c'est de travailler. Je ne pense pas à ce que j'en ferai. Je gagne en vendant les tableaux, pour m'amuser avec l'ordinateur. Si je peux jouer ainsi, où est le mal ?

Ce que vous faites actuellement n'est pas résistant, la durée du medium magnétique n'est pas, paraît-il, plus longue que 25 ans.

Rien n'est éternel. Si la qualité en sera correcte, la chance de durer n'est pas compromise, car il n'y a aucun problème à copier les informations chiffrées.

Qu'est-ce qui est alors authentique ?

Vous songez à l'empreinte digitale, une vraie, qu'on ne pourrait pas déplacer? Je ne sais pas ce que j'en ferai, mais supposons que je l'imprime et signe « Beksinski ». Quand je m'assurerai qu'on puisse le vendre, j'en ferai une seule copie de chaque. Il se peut qu'il se trouve quelqu'un qui voudra payer pour cela. D'ailleurs j'ai de quoi vivre et je peux le faire pour le seul plaisir de faire.

Mais ça ne change pas le fait que reste la possibilité de polycopier l'inscription chiffrée.

Bien sûr, la polycopie c'est la négation de l'idée de commerce...

... et de l'art?

Si l'inscription chiffrée a été déjà faite, même si elle est copiée 40 fois, elle restera à moi. Il se peut que dans dix ans il n'y aura plus de CD-ROM, ni même DVD, mais quoi qu'il les remplace, la transcription des bites sera toujours la même. Ici il n'y a pas de détérioration comme dans l'inscription analogique.

Pourquoi les gens voyagent à Vienne ou à Paris pour voir au musée van Gogh ou Picasso?

Ca, je ne le sais pas. Je ne fréquente pas les musées, je ne regarde que les expositions dans les vitrines des magasins.

Ca vous suffit?

Si dans les vitrines il y a des choses intéressantes, sans doute. Je n'aime pas regarder les tableaux.

Même les vôtres?

Je voudrai m'entourer de mes tableaux, mais je n'ai aucune chance de le faire. Le peintre viennois Anton Lehmden s'est acheté un château avec quatre tours et les colonnes aussi grandes que Wawel. Il peut y accrocher toute sa création. Je crois que le peintre aime vivre entouré de sa progéniture.

Pourquoi vous ne donnez pas de titres à vos tableaux?

Ludzie za mnie to robią. Przed rokiem na jakiejś aukcji mój stary obraz podpisano: „Uskrzydłona nerka”. Co to za tytuł, do jasnej cholery! Zadzwońłem nawet wtedy do

właściciela galerii, że dopiero co Szymborska dostała Nobla i nie ma w Polsce nadziei na kolejnego w ciągu najbliższych dziesięciu lat, więc niech się nie stara nadaremnie.

Les gens le font à ma place. Il y a un an, dans une vente publique, l'un de mes anciens tableaux a été appelé « le rein volant ». Merde, c'est quoi comme titre ? J'ai même téléphoné au propriétaire de la galerie, que la poétesse Szymborska vient de recevoir un prix Nobel de littérature et qu'il n'y a aucune chance à ce qu'un Polonais en obtienne un autre dans les dix prochaines années. Alors qu'il arrête les frais.

Alors pourquoi vous ne donnez pas vous-même de titre à vos tableaux – vous éviteriez alors ce genre de situations.

Peindre un bon tableau est une chose difficile, mais il est presque impossible de lui trouver un bon titre. C'est une fonction bien plus difficile que de peindre. A un certain

moment de ma création je donnais des titres comme on fait un contrepoint dans la musique – le titre, ensemble avec le tableau, devaient former encore autre chose, quelque chose en dehors du tableau et en dehors du titre. Mais personne ne le lisait ainsi. C’était systématique compris à l’inverse. Les gens aiment les titres simples – si sur le tableau il y a une tête, alors ça devra être «Tête». Quelqu’un a appelé récemment l’un de mes tableaux «Violoncelliste». C’est encore acceptable, mais je pourrai méchamment dire que ce n’est pas un violoncelliste, mais un employé de la station d’essence à Chabowka près de Nowy Sacz avec un violon en main. Si on veut être précis, alors soyons précis.

Vous avez dit un jour : „la signification est pour moi sans signification” – qu’est ce que ça veut dire?

Car elle n’en a pas. Et je n’ai pas changé d’avis. On n’a pas arrêté à me questionner sur la signification de mes tableaux. Mais que signifie la Neuvième Symphonie de Mahler ? Elle ne signifie rien, même si par la suite Mahler ajoutait des balivernes. Il y a des

compositeurs qui se spécialisent à donner des titres. Les gens aiment avoir ce à quoi ils peuvent se raccrocher. Je ne supporte pas que les tableaux se nomment comme les anciennes compositions de Penderecki – „Polymorphie”. Je préfère „Chant aux victimes de Hiroshima”, car là ça s’appuie sur quelque chose. Mais je parie que Penderecki a d’abord écrit la musique, comme moi je peins les tableaux, et ne lui a donné de titre qu’après.

Quand j’ai vu au Musée de l’Archevêché votre tableau, ni un visage ni un masque, j’ai senti mes cheveux se hérissier sur la tête – c’est ce que vous recherchiez ?

Je n’ai jamais d’intentions de ce genre. Je m’efforce de peindre un bon tableau. Mais si quelqu’un le voit ainsi, ça m’est égale.

Vous peignez les tableaux pour susciter les émotions?

Il est certain que si je me trouvais sur une île déserte, sans possibilité de m'en évader ou bien si j'étais la dernière personne qui ait survécu à l'holocauste atomique, je ne peindrai pas.

De toute façon vous ne recherchez pas le public. Vous peignez pour vous-même ?

Pour les autres ?

Je n'ai pas envi de faire des gestes dans ce sens, je devrai alors faire des expositions... En général je le renvoie au plus tard. Dans ma jeunesse je tenais tous mes tableaux sous mon lit. Quand quelqu'un venait me voir, la première chose que je faisais c'était de les sortir du dessous du lit pour les lui montrer. J'ai constaté par la suite que le gens s'en foutaient de ce que je faisais et ne regardaient que par politesse. Alors à quoi bon me fatiguer et les fatiguer par la même occasion. Aujourd'hui je ne montre que si quelqu'un y insiste.

On vous a appelé „Le solitaire de Sanok”. Vous l'êtes toujours ?

Je crois que oui, encore que j'aime bavarder.

Ces derniers temps on a ouvert à Varsovie l'exposition de sept plus importants peintres polonais de la fin du XX siècle. Vous ne regrettez pas que vos tableaux ne se soient pas trouvés dans cette exposition ?

J'ignorais son existence. Comme on le voit, je ne fais pas partie des plus importants. Mais il se peut que j'aie été invité mais n'ai pas répondu ? Quand je reçois quelque chose dans ce genre, je le mets habituellement tout de suite dans la déchireuse des documents.